

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

06/05/2009

Présentation par P. Macherey de l'ouvrage de Marc Parmentier, *Leibniz-Locke, Une intrigue philosophique, Les Nouveaux Essais sur l'entendement humain* (Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008)

D'ordinaire, lorsqu'on étudie un ouvrage de philosophie, on va aussi directement que possible aux concepts et aux arguments qui y sont exploités, dont le réseau est censé représenter la pensée de l'auteur, et on ne s'intéresse que de façon accessoire, si même on s'y intéresse, à la forme de leur présentation : on pourrait avancer que c'est ce qui distingue la lecture philosophique de la lecture littéraire qui, elle, s'emploie à ne jamais dissocier la forme du contenu et fait fond sur leur intrication réciproque. Ce qui fait l'originalité de l'étude que Marc Parmentier consacre aux *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, l'un des ouvrages majeurs de Leibniz, c'est qu'il focalise d'abord l'attention sur des problèmes concernant le mode d'exposition très particulier propre à cet ouvrage, et en particulier sa mise en forme dialoguée, dans laquelle il voit, non un ornement superfétatoire, susceptible en raison même de son caractère artificiel et convenu de faire écran aux enjeux théoriques de fond abordés dans l'ouvrage, mais au contraire un moyen d'accès privilégié à ceux-ci, que le fait qu'ils soient abordés par ce biais ne conduit nullement à dévaloriser ou à dénaturer. Comme il le déclare au début du texte de présentation placé sur la quatrième de couverture de son livre : « Il faut lire les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz à la fois comme un grand livre de philosophie et comme une grande œuvre littéraire ».

La difficulté manifeste de l'entreprise est signalée, dans la formule qui vient d'être citée, par l'emploi de la locution « à la fois ». En effet, dans l'usage courant, c'est ou bien l'un ou bien l'autre : c'est-à-dire qu'en s'intéressant prioritairement à l'aspect proprement littéraire d'un ouvrage philosophique, par exemple aux singularités de son style d'écriture, on est censé se condamner à en minorer, voire même à en déformer, les apports doctrinaux, du seul fait de subordonner ceux-ci à des considérations formelles renvoyant à des traits de leur exposition qui ne remplissent au mieux à leur égard qu'un rôle subsidiaire d'accompagnement ou d'habillage et n'interviennent pas significativement dans la détermination de leur contenu. Car, s'ils étaient modifiés, ce contenu ne devrait pas pour autant être altéré. Par exemple, Descartes a développé la thématique du *cogito* à quatre reprises, dans un contexte narratif au début de la quatrième partie du *Discours de la méthode*, suivant la logique d'une déduction rationnelle dans la deuxième des *Méditations Métaphysiques*, dans le cadre d'une exposition dialoguée dans *La Recherche de la vérité*, et enfin sous la forme d'un énoncé didactique dans l'article 7 de la première partie des *Principes de philosophie* : et si l'on peut admettre que ces configurations apportent des éclairages différents sur cette idée qui, par leur diversité même, contribuent à mieux en cerner la nature, il reste en principe que c'est la même thématique qui est visée par ceux-ci, et que, s'ils permettent de l'aborder sous des angles différents, ils n'en compromettent en rien l'unité et la consistance ; car au cas où celles-ci seraient remises en cause, du même coup c'est la cohérence philosophique du projet cartésien qui s'en trouverait compromise, et avec elle sa prétention déclarée à atteindre la vérité. Pour le dire autrement, si les philosophes sont aussi des écrivains, des « auteurs » de textes, qui, en tant que tels, ne peuvent se dérober à la nécessité de faire des choix d'écriture, ce qui les force à se plier à la

loi du signifiant, si toutefois ils ne se contentent pas, à la manière d'un Socrate, de pérorer au coin des rues en abandonnant à des scribes le soin d'enregistrer fidèlement leurs paroles, ils ne sont cependant pas des écrivains comme les autres, dans la mesure où ils s'évertuent généralement à neutraliser la particularité de ces choix, et même, à la limite, à faire de ceux-ci des moyens de remédier aux effets perturbateurs liés à la forme extérieure de l'exposition : c'est ce qui a sans doute été le cas de Spinoza lorsqu'il a pris le parti de rédiger *ordine geometrico* son *Ethique*, en vue de réduire à la portion congrue les possibilités d'interprétation de son texte qui, en venant se surajouter à sa rigueur démonstrative, risqueraient, à cause de leur variété et éventuellement de leurs divergences, d'en relâcher la nécessité. Mais, même dans ce dernier cas, qui revêt un caractère limite, ce qui le rend exemplaire, on peut se demander si l'effort de neutralisation des aspects réputés formels de l'exposition, qui passe par un contrôle minutieux de ceux-ci, aboutit aux résultats escomptés : on trouve en effet chez Spinoza une véritable rhétorique de la démonstration, empruntée à un modèle de référence fourni par les Livres d'Euclide, et celle-ci, pas moins que n'importe quelle autre rhétorique, comme par exemple celle du fragment exploitée par Nietzsche qui renvoie à une tradition complètement différente, produit proprement des effets de style, car la rigueur démonstrative, lorsqu'elle est présentée de cette manière, et lorsqu'elle est appliquée à un matériau différent de celui sur lequel travaillent les géomètres, est aussi un style : d'ailleurs celui-ci, dans le cas complexe des agencements textuels mis en place dans l'*Ethica ordine geometrico demonstrata*, dont la forme spécifique d'exposition fait un apex dans toute la littérature philosophique, s'y trouve confronté à un style d'une tout autre nature, relevant d'une rhétorique différente, celui des scolies, qui en transportent le contenu théorique sur un autre plan que celui de la rationalité démonstrative. Pour prendre encore un exemple, emprunté à un philosophe qui, plus qu'aucun autre, s'est voulu « systématique », comment lire les *Principes de la philosophie du droit* de Hegel, sans tenir compte du fait que leur texte, tel qu'il se présente à nous aujourd'hui, se déploie sous la triple forme 1/ d'articles ou propositions qui ont constitué la première couche de son exposition imprimée sous forme de manuel, 2/ de remarques rédigées à la main par Hegel en vue de développer le contenu de ceux-ci dans le cadre de son enseignement, et 3/ d'additifs, qui correspondent à des improvisations orales notées dans les cahiers des étudiants, ensuite intégrées au livre du maître dont elles éclairent le propos contraint et abscons d'une lumière toute nouvelle ? Pour tirer parti de ces différences de formulation de manière à en tirer un intérêt philosophique concernant les problèmes de fond traités dans l'ouvrage, il n'est pas possible de faire l'économie d'une approche stylistique qui permet d'identifier des niveaux d'écriture. Et enfin, pour nous rapprocher du corpus qu'étudie le livre de Marc Parmentier, avant même de s'intéresser aux particularités « littéraires » de la forme dialoguée adoptée par Leibniz lorsqu'il a rédigé ses *Nouveaux Essais*, forme qui s'inscrit dans une tradition inaugurée de façon éclatante par Platon et employée à sa suite par de nombreux philosophes comme Malebranche ou Heidegger, il serait difficile d'ignorer que l'occasion de mettre en valeur ce que ces essais comportent précisément de « nouveau » leur a été fournie par un ouvrage, celui de Locke, *An Essay concerning Human Understanding* (1^{ère} publication 1690, 1^{ère} traduction française par P. Coste 1700), ayant déjà la forme spécifique de l'« essai », intitulé auquel Montaigne avait conféré ses titres de noblesse : en décidant d'approcher les problèmes soulevés par l'analyse de l'entendement sous la forme incidente et ouverte d'un « essai », Locke les avait d'emblée disposés à une approche empiriste dégagée des contraintes *a priori* propres à un traité dogmatique ; et on peut à juste titre considérer que, dans ce cas précis, la forme vaut pour le fond, auquel elle est intimement apparentée, dans la mesure où elle débouche sur une nouvelle conception de l'intellectualité, désubstantialisée et libre par rapport à toute nécessité fondatrice, ce dont le style propre à l'essai est sans doute le mieux apte à rendre compte.

Il y a donc d'excellentes raisons de lire les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz « à la fois comme un grand livre de philosophie et comme une grande œuvre littéraire », si on entend par œuvre littéraire le produit d'un travail concerté d'écriture qui ne consiste pas à exposer censément tels quels des contenus de pensée indifférents à la façon dont ils sont mis en forme par ce travail, comme si celui-ci ne les concernait pas intimement. Ceci soulève la question de savoir si cette exigence s'applique seulement à certains ouvrages de philosophie, qui s'y prêtent en raison même de leurs orientations théoriques de départ, ou bien si elle vaut pour tous sans exception, une fois admis que les idées qu'ils véhiculent ne peuvent être exprimées n'importe comment, sans qu'aucune attention ne soit portée aux modalités de leur formulation. D'autre part, si « à la fois » signifie « en même temps », donc prescrit que la dimension littéraire des œuvres philosophiques ne soit pas oubliée ou occultée, cela ne veut cependant pas dire « à égalité » ou « de manière équivalente », dans une perspective confusionnelle qui serait dommageable aussi bien au point de vue philosophique qu'au point de vue littéraire : est ainsi posée la question du juste dosage à effectuer entre, d'une part, l'attention portée aux aspects proprement doctrinaux de ces œuvres et, d'autre part l'examen des formes singulières de leur exposition, une fois admis qu'ils ne peuvent en être purement et simplement extraits et détachés. L'étude des *Nouveaux Essais* réalisée par Marc Parmentier effectue ce dosage en consacrant ses deux premiers chapitres à la façon dont interviennent les deux protagonistes du dialogue, Philalèthe et Théophile, entre lesquels l'ouvrage de Leibniz noue une « intrigue » d'un type particulier, à la fois philosophique et rhétorique, et son troisième et dernier chapitre, le plus développé, au contenu théorique des arguments échangés au cours du déroulement de cette intrigue au fil de laquelle les positions occupées par les deux partenaires se modifient subtilement, par touches successives, conformément au dessein que poursuit Leibniz en composant son ouvrage, qui est de mettre en valeur ses propres options philosophiques, celles-ci étant selon lui les mieux conformes à la réalité du meilleur des mondes possibles, ce qui justifie qu'elles soient défendues par tous les moyens envisageables, comme par exemple leur mise en scène à travers une intrigue rhétorique.

Le schéma de cette intrigue, tel que le reconstitue Marc Parmentier, est en gros le suivant : la discussion entre Philalèthe et Théophile, les deux intervenants du dialogue des *Nouveaux Essais*, revêt au départ l'allure d'une confrontation entre une approche empiriste de la nature et des opérations de l'entendement, dont les éléments seraient repris textuellement à l'*Essay* de Locke, et l'approche logico-rationnelle de celles-ci défendue par Leibniz, ce qui l'amène, par la bouche de Théophile, à soulever des objections aux thèses tirées de Locke et communiquées par l'intermédiaire de Philalèthe, et à proposer d'en rectifier les énoncés ; puis, au fur et à mesure que cette confrontation se développe en suivant les étapes de l'analyse développée dans le livre de Locke, dont les *Nouveaux essais* de Leibniz reprennent le plan, Philalèthe, que la démarche de Locke avait apparemment convaincu au départ, s'en détache peu à peu, en se laissant convaincre par les sollicitations de Théophile qui le convertit en douceur, de façon insidieuse, aux séductions du leibnizianisme, jetant ainsi, de manière inattendue, un pont entre les perspectives de l'empirisme et du rationalisme, alors même que celles-ci pouvaient paraître au départ incompatibles. Par ce biais, les *Nouveaux Essais* ne se présentent pas seulement comme un texte dans lequel des options philosophiques divergentes seraient exposées à plat, et serait-on tenté de dire pour elles-mêmes, dans des conditions qui en préservent la spécificité authentique, de manière à les comparer objectivement : mais, suite à l'intrigue qui s'y joue, il s'y passe proprement quelque chose, sur le double plan d'une dynamique de pensée qui engendre progressivement son contenu théorique en le nourrissant des apports de la discussion entre les deux protagonistes du dialogue, et d'une évolution au cours de laquelle le représentant affiché de la position de Locke finit par se rendre en pratique

aux arguments de Leibniz, en suivant un itinéraire dont les détours et les méandres étaient de fait, à son insu même, programmés au départ.

À travers le développement de cette intrigue, Leibniz, qui disposait d'une expérience professionnelle des jeux verbaux de la diplomatie, se paie le luxe de ne pas réfuter Locke en s'attaquant directement au contenu de ses arguments, comme on pourrait s'y attendre dans le cadre d'un débat philosophique se déroulant si on peut dire à livre ouvert, mais il s'arrange, par l'intermédiaire de l'aventure humiliante qu'il fait vivre à Philalèthe à l'occasion de ses entretiens avec Théophile, pour faire triompher son point de vue sur le dos de Locke, auquel il a prêté un porte-parole particulièrement fragile et facile à convaincre, ce qui lui assure confortablement la victoire sur un adversaire dont il a su habilement, en détournant ses propos, faire un partenaire. Comme l'écrit Deleuze dans *Le pli* (éd. de Minuit, 1988, note 5, p. 6), Leibniz, dans ses *Nouveaux essais*, « refait Locke », en ce double sens qu'il réécrit son *Essay* dans la nouvelle perspective qui lui convient, ce qui a pour conséquence de le vider d'une grande partie de son contenu théorique propre, et qu'il truque cette tentative de récupération en la faisant apparaître comme la conversion d'un protagoniste inventé pour les besoins de l'intrigue, le malheureux Philalèthe qui, sans rien comprendre à ce qui lui arrive, l'assiste dans cette opération de manipulation apparentée à celles dont certaines farces de Molière offrent le spectacle. De l'intrigue dont les *Nouveaux Essais* tissent la trame, tout le monde sort ainsi content, sauf Locke, qui, étant mort (en 1704) au moment où Leibniz a mis la dernière main à la première mouture de son ouvrage (en 1705), était matériellement empêché de lui répondre, lui qui d'ailleurs s'était obstinément dérobé de son vivant à l'invitation que Leibniz lui avait faite de controverser avec lui personnellement, et non par porte-paroles ou prétendus tels fictivement interposés. Il faut d'ailleurs noter que Leibniz, peut-être saisi par un scrupule et gêné du tour peu honnête qu'il avait joué à son partenaire-adversaire, a lui-même renoncé à faire paraître ses *Nouveaux Essais*, dont la première publication date seulement de 1765, ce qui confère à sa confrontation avec Locke le caractère non d'un dialogue entre des vivants, ni non plus entre un vivant et un mort, mais d'un véritable dialogue des morts. Comme le dit élégamment Jacques Brunschwig dans l'Introduction à son édition des *Nouveaux Essais* dans la collection GF Flammarion : « Au dialogue mort-né des vivants répond désormais, par delà deux tombes, le toujours vivant dialogue des morts. ». Or, ce qui rend « vivant » ce dialogue entre des morts, c'est précisément l'intrigue qui fournit sa trame fictionnelle à l'ouvrage de Leibniz et constitue le cœur de son propos, y compris dans sa dimension philosophique de fond : ce qui rend fascinants les *Nouveaux Essais*, c'est l'intrication qu'ils réussissent à établir entre un débat théorique et la mise en scène d'une telle intrigue, qui colore ce débat d'une manière tout à fait particulière sans que cela se fasse au détriment de son contenu. Est ainsi pleinement justifiée l'entreprise de lire les *Nouveaux Essais* « à la fois comme un grand livre de philosophie et comme une grande œuvre littéraire ».

S'intéresser à la composition littéraire des *Nouveaux Essais* de Leibniz, comme Marc Parmentier propose de le faire en vue d'aborder par ce biais le contenu proprement philosophique de l'ouvrage, c'est, entre autres, se demander de quel « genre » celui-ci relève. Or, à regarder la chose de près, on s'aperçoit que le livre de Leibniz combine fort astucieusement deux genres qui sont ordinairement pratiqués à part l'un de l'autre : d'une part, celui du commentaire, qui consiste à recenser des remarques en marge d'un texte préexistant, dans le cas de figure étudié, l'*Essay* de Locke, abondamment cité dans les *Nouveaux Essais* de façon apparemment littérale, - mais, comme le démontre Marc Parmentier, ce n'est qu'une apparence, car la plupart de ces citations sont discrètement tronquées ou falsifiées ; et d'autre part, celui de l'entretien dialogué qui, dans des conditions proches de celles d'une pièce de théâtre, met en scène les échanges d'arguments dont cette

tentative de relecture constitue l'occasion ou le prétexte. L'habileté avec laquelle Leibniz a su associer ces deux démarches, dont chacune a ses lettres de noblesse et relève d'une tradition propre, démontre à quel point, indépendamment de ses talents de savant et de philosophe, il était expert dans l'art d'écrire, grand écrivain à sa manière et non simple « écrivain », comme aurait dit Barthes.

Voici comment, dans la Préface de son livre, il justifie son entreprise :

« *L'Essai sur l'Entendement*, donné par un illustre Anglais, étant un des plus beaux et des plus estimés ouvrages de ce temps, j'ai pris la résolution d'y faire des remarques, parce qu'ayant assez médité depuis longtemps sur le même sujet et sur la plupart des matières qui y sont touchées, j'ai cru que ce serait une bonne occasion d'en faire paraître quelque chose sous le titre de *Nouveaux Essais sur l'Entendement* et de procurer une entrée favorable à mes pensées en les mettant en si bonne compagnie. J'ai cru encore pouvoir profiter du travail d'autrui non seulement pour diminuer le mien (puisqu'en effet il y a moins de peine à suivre le fil d'un bon auteur qu'à travailler à nouveaux frais en tout), mais encore pour ajouter quelque chose à ce qu'il nous a donné, ce qui est toujours plus facile que de commencer ; car je crois avoir levé quelques difficultés qu'il avait laissées en leur entier. Ainsi sa réputation m'est avantageuse ; étant d'ailleurs d'humeur à rendre justice et bien loin de vouloir diminuer l'estime qu'on a pour cet ouvrage, je l'accroîtrais, si mon approbation était de quelque poids. Il est vrai que je suis souvent d'un autre avis, mais bien loin de disconvenir du mérite des écrivains célèbres, on leur rend témoignage en faisant connaître en quoi et pourquoi on s'éloigne de leur sentiment, quand on juge nécessaire d'empêcher que leur autorité ne prévale à la raison en quelques points de conséquence, outre qu'en satisfaisant à de si excellents hommes, on rend la vérité plus recevable, et il faut supposer que c'est principalement pour elle qu'ils travaillent.

En effet, quoique l'auteur de *l'Essai* dise mille belles choses où j'applaudis, nos systèmes diffèrent beaucoup. Le sien a plus de rapport à Aristote, et le mien à Platon, quoique nous nous éloignons en bien des choses l'un et l'autre de la doctrine de ces deux anciens. Il est plus populaire, et moi je suis forcé quelquefois d'être un peu plus acroamatique et plus abstrait, ce qui n'est pas un avantage à moi, surtout quand on écrit dans une langue vivante. Je crois cependant qu'en faisant parler deux personnes dont l'une expose les sentiments tirés de *l'Essai* de cet auteur, et l'autre y joint mes observations, le parallèle sera d'autant plus au gré du lecteur que des remarques toutes sèches dont la lecture aurait été interrompue à tout moment par la nécessité de recourir à son livre pour entendre le mien. Il sera pourtant bon de conférer encore quelquefois nos écrits et de ne juger de ses sentiments que par son propre ouvrage, quoique j'en aie gardé ordinairement les expressions. Il est vrai que la sujétion que donne le discours d'autrui dont on doit suivre le fil, en faisant des remarques, a fait que je n'ai pu songer à attraper les agréments dont le dialogue est susceptible : mais j'espère que la matière réparera le défaut de la façon. » (éd. GF, p. 33-34)

On ne peut qu'admirer, outre l'étonnante maîtrise de la langue française dont dispose Leibniz, la faconde chattemite avec laquelle il présente l'opération qu'il mène au détriment de Locke, dont le but, déclare-t-il, est « de procurer une entrée favorable à mes pensées en les mettant en si bonne compagnie », ce qui signifie bien qu'il s'est servi du texte de *l'Essay*, et de la fortune publique dont celui-ci bénéficiait déjà, pour en faire tourner à son profit le bénéfice : en déclarant « sa réputation m'est avantageuse », il dit en clair que la pensée de Locke n'a été pour lui qu'un moyen ou un prétexte et non une fin, qu'il eût examinée pour elle-même quitte à s'en démarquer ensuite ; comme l'écrit Jacques Brunschwig, « en acceptant de dialoguer avec un livre plutôt qu'avec un homme, Leibniz avait fait de nécessité vertu ; mais il y trouvait peut-être son compte, parce qu'il est plus facile de traiter comme un moyen un livre qu'un homme ». Leibniz avoue sans vergogne avoir cherché à « profiter du travail d'autrui », tout en faisant astucieusement valoir cette exploitation comme une tentative désintéressée en vue d'aller plus loin dans la recherche de la vérité, ce qu'il aurait fait en se contentant « d'ajouter quelque chose à ce qu'il nous a donné » : ceci laisse entendre que,

prenant Locke pour point de départ, il a seulement cherché à faire fructifier son héritage en s'engouffrant dans l'ouverture que celui-ci lui avait procurée ; est ainsi laissée en suspens la question de savoir si, en lui ajoutant quelque chose de son cru, il est resté fidèle à la pensée de Locke ou bien s'il l'a au contraire dénaturée, comme Marc Parmentier le démontre patiemment dans son étude, en décortiquant l'usage que fait Leibniz des thèses de l'*Essay* dans ses *Nouveaux Essais*, usage qui consiste à acclimater ces thèses en les replaçant dans une perspective différente de celle qui avait été la leur à l'origine. Tout en feignant de reconnaître sa dette à son égard, Leibniz reconnaît par ailleurs que, « étant souvent d'un avis différent », il se démarque de Locke dont la pensée, qu'il relie à la tradition venue d'Aristote, relève d'une inspiration différente de la sienne, qu'il relie à la tradition de Platon, ce qui est pour lui une manière élégante de dire que « nos systèmes diffèrent beaucoup » : un écart dont, cependant, il gomme aussitôt les conséquences appréciables en termes de divergence en expliquant qu'il se ramène davantage à une différence formelle de « tons », celle passant entre le ton « populaire » de Locke et le ton « acroamatique et abstrait » qu'il adopte pour son compte, qu'à une divergence de fond qui eût rendu problématique son entreprise de filtrage et de récupération des thèses de l'*Essay*. Il se serait donc contenté de retranscrire la pensée de Locke avec d'autres mots, sans y porter atteinte pour l'essentiel, mais en vue d'en libérer la pleine portée, ce qui, manifestement, n'est pas conforme à ce qui se passe sur le plan propre à l'intrigue des *Nouveaux Essais*. Leibniz admet du bout des lèvres qu'« il sera bon de conférer (confronter) encore quelquefois nos écrits », donc de revenir, par delà les incidences de l'intrigue, aux textes des auteurs concernés par le déroulement de celle-ci, pour authentifier les propos tenus par ses protagonistes, Philalèthe et Théophile, dont le statut reste problématique. Ces derniers sont-ils, comme il le dit, « deux personnes dont l'une expose les sentiments tirés de l'*Essai* de cet auteur, et l'autre y joint mes observations » ? Quel rôle jouent-ils au juste dans l'intrigue ? Qui sont-ils en réalité, dans les limites mêmes qui définissent leur statut fictionnel ?

Leibniz leur a confié le soin, au tout début des *Nouveaux Essais* (livre I, chapitre 1) de s'expliquer à ce sujet :

« Théophile – Enfin vous serez surpris, Monsieur, d'entendre tout ce que j'ai à vous dire, et surtout de comprendre combien la connaissance des grandeurs et des perfections de Dieu en est relevée. Car je ne saurais dissimuler à vous, pour qui je n'ai rien eu de caché, combien je suis pénétré maintenant d'admiration, et (si nous pouvons oser nous servir de ce terme) d'amour pour cette souveraine source de choses et de beautés, ayant trouvé que celles que ce système découvre passent tout ce qu'on en a conçu jusqu'ici. Vous savez que j'étais allé un peu trop loin ailleurs et que je commençais à pencher du côté des Spinozistes, qui ne laissent qu'une puissance infinie à Dieu, sans reconnaître ni perfection ni sagesse à son égard, et, méprisant la recherche des causes finales, dérivent tout d'une nécessité brute. Mais ces nouvelles lumières m'en ont guéri ; et depuis ce temps je prends quelquefois le nom de Théophile. J'ai lu le livre de ce célèbre Anglais, dont vous venez de parler. Je l'estime beaucoup, et j'y ai trouvé de belles choses. Mais il me semble qu'il faut aller plus avant, et qu'il faut même s'écarter de ses sentiments lorsqu'il en a pris qui nous bornent plus qu'il ne faut et ravalent un peu non seulement la condition de l'homme, mais encore celle de l'univers.

Philalèthe – Vous m'étonnez en effet avec le récit de toutes les merveilles dont vous me faites un récit un peu trop avantageux pour que je les puisse croire facilement. Cependant je veux espérer qu'il y aura quelque chose de solide parmi tant de nouveautés dont vous me voulez régaler. En ce cas vous me trouverez fort docile. Vous savez que c'était toujours mon humeur de me rendre à la raison, et que je prenais quelquefois le nom de Philalèthe. C'est pourquoi nous nous servons maintenant s'il vous plaît de ces deux noms qui ont tant de rapport. Il y a moyen de venir à l'épreuve, car puisque vous avez lu le livre du célèbre Anglais, qui me donne tant de satisfaction, et qu'il traite une bonne partie des matières dont vous venez de parler, et surtout l'analyse de nos idées et connaissances, ce sera plus court d'en suivre le fil, et de voir ce que vous aurez à remarquer.

Théophile – J’approuve votre proposition. Voici ce livre... » (éd. GF Flammarion, p. 58)

Du côté de Théophile, les choses sont donc relativement simples : il est, comme son nom l’indique, cet inspiré de Dieu que la passion du bien, en le préservant de l’égarement dans lequel est tombé le nécessitarisme spinoziste, a entraîné dans le sens de la recherche des causes finales et a conduit à la vision enthousiaste du meilleur des mondes possibles. Théophile, c’est donc Leibniz en personne, qui s’est affublé de ce pseudonyme parce que celui-ci, à ses yeux, résume l’esprit profond de sa démarche : lorsqu’il s’exprime en disant « je », dans le cours du dialogue, c’est Leibniz lui-même qui parle en son nom propre, en donnant cours au mouvement de pensée qui l’a conduit à mettre en forme systématique sa position, qui l’engage directement, et non par personne ou prête-nom interposés. Remarquons en passant que Leibniz serait d’ailleurs bien en peine de s’attribuer, pour le représenter dans l’espace du dialogue, un lecteur auquel il ne resterait qu’à reprendre ses propos tels qu’il les aurait préalablement consignés dans un grand ouvrage signé de son nom, car, bien qu’ayant rédigé de nombreux opuscules dans lesquels il a livré des aspects partiels de sa philosophie, il est encore pour une part en 1705 un philosophe sans œuvre notable, qui ne peut mettre en avant, pour témoigner de la consistance et de la portée de ses positions, un livre de l’envergure de l’*Essay* de Locke : s’il compose les *Nouveaux Essais*, c’est précisément pour se doter, en profitant de l’occasion qui lui est offerte par la fortune publique du livre de Locke, de cette œuvre qui fait encore défaut à son effort systématique de réflexion, ce qui en a bloqué la diffusion.

Il en va tout autrement s’agissant de Philalèthe : celui-ci est censé être, non le prête-nom de Locke qui a déjà amplement exprimé le fond de sa pensée sans se servir d’un pseudonyme, mais un simple lecteur de l’*Essay* de celui-ci, convaincu du bien-fondé des thèses qui y sont développées et qu’il communique à l’examen de Théophile ; il est donc de part en part un personnage de fiction. De ce point de vue, entre les positions respectives de Théophile et de Philalèthe, il n’y a qu’une fausse symétrie. Théophile représente fidèlement le point de vue de Leibniz, tout simplement parce qu’il est Leibniz, auteur à la fois des propos de Théophile et du livre dans lequel ceux-ci sont rapportés, ce qui en garantit la parfaite authenticité. Mais Philalèthe ne représente qu’indirectement le point de vue de Locke, dont il reprend ce qu’il est arrivé à en comprendre : et Leibniz, auteur du livre dans lequel ses paroles sont rapportées, s’est arrangé pour qu’il n’en ait compris que ce qui lui convient personnellement, ce qui a grandement facilité l’OPA qu’il a lancée sur l’*Essay* en vue de servir ses propres desseins, à la gloire de Dieu bien entendu. On peut imaginer que Locke, s’il avait pu prendre connaissance du texte de Leibniz, n’aurait guère été satisfait de s’y voir présenté à travers le prisme d’un lecteur aussi peu fiable, complaisamment disposé, tel une girouette, à tourner dans le sens du vent dominant. En d’autres termes, pour conduire à sa guise le débat d’idées dont les *Nouveaux Essais* fournissent en principe la représentation dialoguée, Leibniz s’est donné un interlocuteur influençable et complaisant, qui est lui aussi, en creux, un porte-parole de Leibniz, sous couvert des positions de Locke dont il transmet une version édulcorée : c’est ce que montre de façon détaillée le premier chapitre du livre de Marc Parmentier, intitulé « Philalèthe est-il un porte-parole sincère ? », question à laquelle la réponse ne peut être que négative dans la mesure où la manière dont il restitue le contenu de l’*Essay* est soumise à d’importants restrictions, comme « édulcorer le vocabulaire technique de Locke, simplifier, substituer le vocabulaire leibnizien, atténuer, durcir, généraliser, expliciter le texte de Locke, obscurcir, modifier l’argumentation, fausser le sens, mettre à distance des thèses de Locke, pratiquer la prétérition, inverser le rôles, rechercher un accord », pour reprendre les successives entrées du premier chapitre du livre de Marc Parmentier, qui justifie citations à l’appui ces imputations. Face à un tel interlocuteur, dont le moins qu’on puisse dire est qu’il lui facilite grandement la tâche, Théophile n’a plus, comme l’explique Marc Parmentier dans le deuxième chapitre de son livre, qu’à « mettre Locke en

contradiction, ironiser, minimiser les problèmes soulevés, amender, traduire, pratiquer l'érudition et l'argument d'autorité, distinguer, dénoncer des néologismes, s'impatienter au nom de la pédagogie », ce qui l'amène à « souffler le chaud et le froid » à l'égard de l'empirisme lockien, dont littéralement il s'empare pour en faire son profit.

Ce comportement tortueux, qui a tout d'une machination, surprend, et l'image de Leibniz sort quelque peu altérée de l'investigation décapante que lui consacre Marc Parmentier : est-il digne d'un grand philosophe ? Pourquoi celui-ci a-t-il eu besoin de se cacher derrière Locke, en manipulant ainsi ses thèses afin de faire valoir ses propres positions philosophiques, comme si celles-ci n'étaient pas susceptibles d'être défendues et argumentées pour elles-mêmes ? D'où le soupçon que la manœuvre pourrait bien, finalement, se retourner contre son auteur, ce dont, comme on l'a déjà suggéré, il a peut-être eu conscience : de là la décision d'enfermer dans un tiroir, et donc à abandonner à la critique rongeuse des souris, le texte des *Nouveaux Essais* alors même que la rédaction en avait été poussée à son terme. En effet, si l'intrigue frauduleuse conduite dans ce livre a eu pour seul effet de convaincre des bienfaits du rationalisme leibnizien un interlocuteur aussi peu armé pour en contester les attendus que le malheureux Philalèthe, on peut considérer que les bénéfices de l'opération sont fort maigres, ce que confirme la déconstruction qui en est effectuée par l'étude de Marc Parmentier. Pourtant, les *Nouveaux Essais*, même une fois démasquée la peu recommandable manipulation qui a servi à tisser leur intrigue, restent un grand livre de philosophie, peut-être même le plus riche et significatif des textes composés par Leibniz qui, par le biais de cette intrigue, a réussi à faire passer une part importante de ses idées. Ceci soulève l'interrogation suivante : pourquoi Leibniz a-t-il eu besoin d'un tel biais pour s'exprimer ? S'agit-il d'un incident de parcours relevant seulement d'une interprétation psychologique, dans la mesure où il révèle de manière peu flatteuse une certaine roublardise de caractère ? Ou bien faut-il aller plus loin, et considérer que cette démarche tordue touche de manière inattendue au fond des questions traitées, et ainsi offre un accès privilégié à une orientation philosophique, celle de la « théophilie », c'est-à-dire de l'optimisme rationnel, que nul sans doute n'est obligé de partager, mais dont il faut reconnaître que Leibniz a su en mettre en forme le système de manière extrêmement élaborée, ce qui en fait une référence majeure et incontournable dans l'histoire de la philosophie. On se convainc que c'est cette hypothèse qui est la bonne en lisant le troisième chapitre de l'étude de Marc Parmentier dans lequel les questions philosophiques de fond sont abordées, après avoir été replacées dans le contexte du débat entre Théophile et Philalèthe, qui n'y fait nullement écran mais contribue à les mettre particulièrement en valeur : il est ainsi démontré que l'intrigue qui s'est nouée entre eux, si tendancieux que soient les truquages sur lesquels elle est bâtie, n'en donne pas moins accès au contenu des problèmes dont le traitement constitue l'héritage intellectuel du leibnizianisme.

Marc Parmentier se demande au passage : « Au-delà de Philalèthe, les lecteurs des *Nouveaux Essais* peuvent-ils se faire un idée assez précise de la philosophie leibnizienne pour être convaincus de son bien-fondé, s'ils ne l'étaient pas auparavant ? » (p. 118), et un peu plus loin : « Peut-on s'initier au leibnizianisme en lisant les *Nouveaux Essais* ? » (p. 121). Autrement dit, l'intrigue qui donne forme à leur exposition n'a-t-elle pas, en même temps que celle de Locke, à laquelle ils fournissent, la chose n'est pas discutable, un accès des moins recommandables, dénaturé aussi la position philosophique de Leibniz, en conférant à celle-ci une certaine torsion rhétorique qui, sous prétexte de mieux la conforter dans la position de « gagnante », en a corrompu et déformé les contours, du fait d'avoir offert de ceux-ci une présentation en perspective, donc nécessairement incomplète, à la fois partielle et partiale ? L'avantage obtenu en passant par le biais d'une intrigue ourdie en cette sorte pour faire valoir la position philosophique de Leibniz ne se paie-t-il pas en dernière instance par un déficit de rationalité qui grève dans son principe même le théophilisme, alors même qu'il s'agit d'en

assurer la promotion ? Les *Nouveaux Essais* ne racontent-ils pas en dernière instance une histoire du type de celle de l'arroseur arrosé, le méchant tour que Leibniz joue à Locke s'étant en fin de compte retourné contre lui-même ?

Or cette interrogation, bien loin de concerner la pensée de Leibniz de façon accidentelle et marginale, se trouve en fait au cœur de ses préoccupations, comme il le déclare par la bouche de Théophile, en la transportant sur un plan général :

« Les manières et les degrés de perfection varient à l'infini. Cependant le fond est partout le même, ce qui est une maxime fondamentale chez moi et qui règne dans toute ma philosophie. Et je ne conçois les choses inconnues ou confusément connues que de la manière de celles qui nous sont distinctement connues ; il en faut user ainsi. Mais, si cette philosophie est la plus simple dans le fond, elle est aussi la plus riche dans les manières, parce que la nature les peut varier à l'infini, comme elle le fait aussi avec autant d'abondance, d'ordre et d'ornements qu'il est possible de se figurer. » (IV, 17, 16, éd. GF Flammarion, p. 436)

Dans ces quelques lignes, deux thèses capitales sont évoquées : d'une part, celle selon laquelle il n'y a pas rupture mais continuité entre la connaissance confuse et la connaissance distincte ; d'autre part celle selon laquelle un fond simple ne peut que s'exprimer d'une infinité de manières, toutes plus ou moins biaisées, sans que la pluralité de celles-ci remettent en cause son unité de principe. Ces deux thèses sont associées : si connaissance confuse et connaissance distincte sont reliées entre elles, de telle manière qu'il est impossible de savoir exactement où s'arrête la connaissance confuse et où commence la connaissance distincte, c'est parce qu'elles ne sont en fin de compte que des « manières » diverses d'aller vers la vérité, différentes en degré, mais non en nature ; comme le déclare Arlequin en débarquant sur la lune, et Leibniz a fait de ce refrain d'un vaudeville en vogue à son époque, qu'il cite à tout propos, une devise pour l'ensemble de sa philosophie : « C'est toujours et partout la même chose, au degré de perfection près ». Ainsi, qu'une chose se manifeste sous différentes perspectives, si tronquées que celles-ci puissent paraître, n'empêche qu'elle demeure la même, inaltérée sur le fond : c'est sur cette maxime, dont Leibniz déclare lui-même qu'elle est fondamentale pour sa philosophie, et qu'il aussi mise à la base de ses travaux scientifiques, que ceux-ci concernent le calcul infinitésimal ou la dynamique des forces, que Deleuze a construit sa lecture de la pensée leibnizienne dans *Le pli* ; le rationalisme de Leibniz est un rationalisme « plié », pour lequel les manières, si diverses soient-elles, sont toutes des expressions graduées du même fond essentiel, infini et continu. Le meilleur des mondes possibles n'est encore lui-même qu'une manière de monde, celle qui a été choisie parmi toutes les autres, en raison des caractères remarquables qui ont amené à la reconnaître comme supérieure, ce qui en fait un terme ou un élément dans le cadre d'une série continue.

Comme le dit encore Théophile, usant d'une métaphore dont les enjeux sont cruciaux :

« Pour mieux distinguer aussi l'essence et la définition, il faut considérer qu'il n'y a qu'une essence de la chose, mais qu'il y a plusieurs définitions qui expriment une même essence, comme la même structure ou la même ville peut être représentée par différentes scénographies, suivant les différents côtés dont on la regarde. » (III, 3, 15, éd. GF Flammarion p. 253)

Cette métaphore, qui vaut dans tous les domaines, s'applique parfaitement à la composition des *Nouveaux Essais*, qui ne sont précisément qu'une « scénographie » de la philosophie leibnizienne, une « manière » d'en mettre en scène les attendus rationnels, inévitablement en perspective, ce qui la condamne à ne regarder la chose dont elle est la manifestation que d'un seul côté : si Leibniz a été incapable d'exposer sa philosophie dans un traité dogmatique qui en fasse, comme on dit, le tour, de la manière dont pourrait le faire une prise de vue surplombante qui la saisisse sous toutes ses faces, ce n'est pas par incapacité ou par négligence, mais parce qu'il eu théoriquement conscience que la vérité ne se donne que sous une pluralité de points de vue différents, donc toujours de biais, et jamais de face ou de haut, ce dont seul est capable l'entendement divin qui saisit tout *uno intuitu*, à travers une

appréhension globale à laquelle rien ne peut être ajouté ni soustrait, et ainsi, en un acte unique de pensée, synthétise toutes ces perspectives.

Ce qui spécifie particulièrement la perspective propre à la démarche des *Nouveaux Essais*, c'est l'orientation particulière que, dès la Préface de l'ouvrage, à partir des deux exemples concurrents et complémentaires de la rumeur de l'océan, qu'on ne perçoit qu'en gros et non en détail, et du bruit du moulin, qu'on cesse d'entendre lorsqu'on cesse d'y porter attention, elle ouvre sur la thématique des petites perceptions, à savoir cette composante infinitésimale, insaisissable et inconsciente, qui se tient en arrière de toute activité mentale, quelles qu'en soient les formes, que celles-ci soient confuses ou distinctes, et en assure le déroulement continu. On peut soutenir que l'invention de ce concept des petites perceptions constitue l'apport fondamental de Leibniz à l'histoire de la pensée philosophique, qui a nourri simultanément ses travaux scientifiques, dont les aspects innovants sont précisément liés à cet intérêt porté aux problèmes de l'infime, auxquels, au XVIIe siècle, Pascal avait été le seul à s'intéresser avant Leibniz en développant le thème des deux infinis qui, comme il le dit, « se touchent ». Toute la question est de savoir si ce concept peut être détaché de l'ensemble du système leibnizien, et considéré pour lui-même à part, ou bien s'il constitue au contraire une introduction fiable à ce système dans lequel, suivant le principe de continuité qui vient d'être évoqué, tout est de toutes manières lié, thèse que met aussi en œuvre, sur un autre plan, la monadologie, c'est-à-dire la théorie de la monade, ou unité de substance, comme *pars totalis*, qui, bien qu'empêchée de sortir de ses limites propres puisqu'elle est « sans portes ni fenêtres », exprime la totalité du monde auquel elle appartient, sans avoir pour cela besoin de communiquer avec lui selon les modalités propres à un enchaînement causal *partes extra partes*. A cette question, Marc Parmentier répond de la façon suivante :

« Si l'on considère la dimension systématique de la philosophie de Leibniz, dans la mesure où une « entrée » dans le système est complètement développée, en l'occurrence la théorie des petites perceptions, on peut considérer qu'elle ouvre un point de vue sur l'ensemble. De fait, les petites perceptions se rattachent aux autres concepts. Mais précisément, pour explorer ce lien et toutes ses ramifications, ne faut-il pas déjà bien connaître l'ensemble du système ? Cette objection à son tour suppose la possibilité d'un accès privilégié à l'ensemble du système, accès qui n'existe pas. Leibniz ne fournit que des échantillons et ne donne accès à son système philosophique que par tel ou tel point de vue. » (p. 121)

L'autre grande thèse défendue par Leibniz est celle de l'harmonie préétablie : le titre complet du livre qui retient actuellement notre intérêt est d'ailleurs « Nouveaux essais sur l'entendement par l'auteur du système de l'harmonie préétablie » (éd. GF Flammarion, p. 29), ce qui confirme que c'est la référence à ce point précis qui définissait à ses yeux l'originalité de sa position philosophique. Or, entre les petites perceptions et l'harmonie préétablie, il y a une liaison intime, et c'est sur celle-ci que repose l'unité du système, comme Leibniz le souligne dès la Préface de son livre :

« C'est aussi par les perceptions insensibles que s'explique cette admirable harmonie préétablie de l'âme et du corps, et même de toutes les monades ou substances simples qui supplée à l'influence insoutenable des uns sur les autres. » (éd. GF Flammarion, p. 39)

Dans le meilleur des mondes possibles, qui comme tous les autres mondes possibles est un agencement de compossibles, les rapports entre les différents éléments qui le composent, que ceux-ci soient matériels ou mentaux, prennent place dans une unique structure rationnelle qui en garantit *a priori* la cohésion, que celle-ci soit appréhendée sous l'angle de la métaphysique, sous celui de la logique, sous celui de la physique ou sous celui de la psychologie, qui ne sont en dernière instance que de diverses « scénographies » de cette même structure.

On pourrait cependant rêver, comme dans un récit de Borges, à l'écriture de *Nouveaux Nouveaux Essais* dans lesquels un autre Philalèthe, donc un amateur de vérité, un peu moins naïf que celui imaginé pour les besoins de sa cause par Leibniz, arriverait à convaincre

Théophile que, si la théorie des petites perceptions constitue une irremplaçable innovation sur laquelle il est impossible de revenir, ne serait-ce qu'en raison de son efficacité dans la résolution de problèmes scientifiques comme celui de l'accélération devant lesquels un adversaire de la *cogitatio caeca* comme Descartes n'avait pu que buter, il n'y a aucune raison valable d'associer étroitement cette théorie à celle de l'harmonie préétablie, et qu'elle peut parfaitement continuer à fonctionner extraite du système à l'intérieur duquel ces deux théories s'entr'expriment réciproquement l'une l'autre. Ce Philalèthe-là serait en tous cas plus fidèle à l'esprit de Locke dont, au fond, le principal point de litige avec Leibniz est précisément la question de savoir si tout est lié, et, si, d'un point de vue méthodologique, il ne vaudrait pas mieux aborder les problèmes philosophiques un à un, séparément, sans présupposer leur association *a priori* dans le cadre d'une structure logico-rationnelle unique dont le réseau infiniment complexe relève du principe de raison suffisante, ce qui signifie qu'elle trouve son ultime garantie dans l'omniscience et la bienveillance divines.

C'est à un enjeu de cette sorte que Marc Parmentier donne accès lorsqu'il explique, - c'est l'un des points forts de l'analyse détaillée qu'il propose de la controverse factice entre Philalèthe et Théophile telle qu'elle est conduite suivant les conditions de l'intrigue des *Nouveaux Essais* -, que l'un des tours joués à Locke par Leibniz consiste dans le gommage de la thématique de l'« idée », qui se trouve au centre des analyses de l'*Essay*, et qu'il déplace insidieusement, en se servant de « variations indistinguables » (p. 23), et en opérant un « glissement du décor conceptuel » (p. 15), du côté d'une thématique apparemment voisine, mais qui en réalité relève d'un esprit totalement différent et même opposé, celle de la « notion » : tout est ici affaire de « petites différences » qui, sans qu'on s'en rende compte, le Philalèthe de Leibniz en tout cas n'y voit goutte, changent tout, comme la forme adorable du nez de Cléopâtre a pu bouleverser l'ordre du monde. Ce qui distingue l'idée, au sens de Locke, de la notion, au sens de Leibniz, c'est la référence à l'actualité. Au point de vue de Locke, l'entendement humain n'est rien d'autre que ce qui se passe actuellement en lui, à savoir précisément la formation d'idées, que celles-ci viennent de l'extérieur par l'intermédiaire des sensations ou qu'elles résultent de la réflexion que l'esprit effectue sur ses propres opérations, par expérience interne, donc sans quitter le terrain de ses expériences actuelles, pratiquées au présent. Pour Leibniz, au contraire, l'activité de l'entendement ne peut se comprendre que sur fond de virtualité, en tant qu'actualisation de dispositions globales qui en commandent la destination rationnelle, dans la mesure où elles déterminent toutes les formations mentales sans exception, au degré de perfection dont elles sont porteuses, à prendre place dans une structure d'ensemble infiniment complexe dont elles sont les diverses actualisations, c'est-à-dire au fond des « manières ». Marc Parmentier explique de façon très convaincante qu'en arrière du débat traditionnel de l'inné et de l'acquis se trouve ainsi celui du virtuel et de l'actuel, qui en délivre la signification véritable. Or, si les idées, prises une à une, ne sont que des actualisations d'une structure intellectuelle globale dans laquelle elles sont de toute éternité préfigurées, comme le pense Leibniz, c'est qu'elles ne sont pas des atomes de pensée isolés flottant dans le vide comme semble, de son côté, se le représenter Locke qui refuse de leur assigner aucun support substantiel ou logique préalable ; mais elles sont plutôt, à la manière des monades, des termes à l'intérieur de séries infinies et continues où elles entretiennent des rapports d'expression réciproque : c'est-à-dire qu'elles ne sont pas seulement des idées, telles qu'elles apparaissent au moment où elles se forment en rapport avec l'expérience, mais des notions, susceptibles d'une analyse logique qui, en exploitant la charge de rationalité virtuelle qu'elles comportent, permet de remonter au principe de leur unité.

La transformation des idées en notions, qui n'a l'air de rien, a des incidences considérables. Elle permet par exemple à Leibniz de rétablir le lien entre sentiment et vérité, dont le sentiment est une perception confuse, donc une appréhension tendancielle et en

quelque sorte instinctive. On pourrait dire, en schématisant à l'extrême, que, pour Locke, la vérité se construit peu à peu, à travers la conjonction de données d'expérience externe et interne, alors que, pour Leibniz, elle s'obtient, non exclusivement dans les conditions singulières de l'expérience actuelle qui l'affectent d'un coefficient de facticité dont elle ne peut plus ensuite être expurgée, mais dynamiquement, à travers des formes virtuelles qui en garantissent l'universalité et la nécessité, dans le cadre du réseau infini où sa place lui est potentiellement assignée : alors que, pour Locke, elle est une production circonstancielle de l'entendement, elle est pour lui une manifestation de l'ordre universel de la pensée. Chez Locke se trouvent ainsi les éléments de ce qu'on peut appeler une épistémologie réelle, où les formes de la connaissance ne sont rien au-delà de ce que les fait l'expérience qui les engendre au présent ; alors que chez Leibniz, est déployé le système d'une épistémologie possible, associant perspective logique et perspective dynamique, suivant l'élan qui métamorphose les idées en notions. Dans l'épistémologie réelle de Locke, les idées, déterminations actuelles de la pensée ne sont pas déjà des notions, c'est-à-dire que l'explication dont elles relèvent n'est pas logique, mais seulement psychologique, au sens où la psychologie est la simple recension de ce qui se passe dans l'esprit lorsqu'il pense, ce qui n'est pas toujours le cas : Leibniz reprend au contraire la thèse cartésienne selon laquelle l'esprit pense toujours, qu'il interprète en replaçant toutes les formes d'activité mentale dans le cadre d'une structure intellectuelle continue se déployant à l'infini de toute éternité, à savoir l'entendement divin où se trouve préfiguré tout ce qui peut être pensé. Entre Leibniz, métaphysicien, et Locke, précurseur à sa façon de ce qui s'appelle aujourd'hui les sciences cognitives, passe donc une divergence radicale, dont Marc Parmentier résume ainsi l'allure :

« Pour Locke, les idées sont « dans l'esprit » en tant que perceptions actuelles. S'il les définit comme des objets, ce ne sont pas des objets séparables des opérations de l'entendement, mais des objets « actuellement aperçus ». Leibniz cherche à détourner cette définition : Locke ayant défini l'idée comme un objet, il en infère une antériorité de l'idée par rapport à la pensée. « L'idée est l'objet de la pensée » déclare Philalèthe (2.1.1), formulation légèrement différente de celle de Locke qui écrivait : « l'objet de notre entendement lorsque nous pensons », mais qui permet à Leibniz d'attacher à l'idée une réalité propre indépendante de l'entendement. Pour lui, l'idée est bien un objet, mais dans un sens très différent de Locke, un objet doté d'une réalité intelligible, sa possibilité : « Une idée aussi sera réelle quand elle est possible, quoiqu'aucun existant n'y réponde » (2.30.1). » (p. 147).

Ces deux manières de voir, quoi qu'en dise Leibniz par la bouche de Théophile, sont inconciliables : c'est ou bien l'une ou bien l'autre, et Philalèthe, pour se convertir aux vertus du leibnizianisme doit renier les convictions lockiennes qu'il affichait au départ, des convictions bien molles en vérité, ce qui l'empêchait de voir malice au tour de passe-passe effectué à travers l'intrigue des *Nouveaux Essais*.

L'un des moments les plus curieux de cette intrigue est la récupération par Leibniz du concept d'*uneasiness*, terme que Pierre Coste a choisi de rendre en français par « inquiétude » : il représente dans le texte de l'*Essay* ce qui se rapproche le plus de ses petites perceptions. L'inquiétude, c'est cet infime état de malaise qui déstabilise l'âme en la rendant insatisfaite de son état actuel : on pourrait soutenir qu'elle est ce qui, dans l'épistémologie de Locke, correspond à un certain travail du négatif, qui pousse l'âme à quitter son état actuel pour passer ou sauter, au sens d'une variation stochastique, à un autre état complètement différent : car si l'âme n'existe et ne fonctionne qu'au présent, rien ne l'oblige à demeurer indéfiniment dans son état présent, et l'expérience est précisément ce qui lui permet d'opérer des changements d'états dont elle enregistre et ordonne au fur à mesure, à ses frais et sans garantie, l'héritage accumulé. Leibniz est intéressé par la référence à l'infime que comporte cette intervention de l'inquiétude dans le déroulement de la vie mentale : mais il ne peut accepter qu'elle s'accompagne d'une dimension négative, contraire à l'ordre rationnel global qu'elle ruine tendanciellement. C'est pourquoi il s'empare, par le procédé de captation qui lui

est habituel, du thème de l'inquiétude en en retournant la portée, de manière précisément à y réinjecter de la positivité. Voici comment s'y prend Théophile pour effectuer cette rectification, qui masque en réalité une divergence de fond :

« Après avoir bien considéré la chose, il me paraît quasi que le mot d'« inquiétude », s'il n'exprime pas assez le sens de l'auteur, convient pourtant assez à mon avis à la nature de la chose et celui d'*uneasiness*, s'il marquait un déplaisir, un chagrin, une incommodité, et en un mot quelque douleur effective n'y conviendrait pas. Car j'aimerais mieux dire que dans le désir en lui-même il y a plutôt une disposition et préparation à la douleur que de la douleur même. Il est vrai que cette perception quelquefois ne diffère de celle qu'il y a dans la douleur que du moins au plus, mais c'est que le degré est de l'essence de la douleur, car c'est une perception notable. On voit aussi cela par la différence qu'il y a entre l'appétit et la faim, car quand l'irritation de l'estomac devient trop forte, elle incommode, de sorte qu'il faut encore appliquer ici notre doctrine des perceptions trop petites pour qu'elles soient aperceptibles, car si ce qui se passe en nous lorsque nous avons de l'appétit et du désir était assez grossi, il nous causerait de la douleur. C'est pourquoi l'auteur infiniment sage de notre être l'a fait pour notre bien, quand il a fait en sorte que nous soyons souvent dans l'ignorance et dans des perceptions confuses, c'est pour agir plus promptement par instinct, et pour ne pas être incommodés par des sensations trop distinctes de quantités d'objets, qui ne nous reviennent pas tout à fait, et dont la nature n'a pu se passer pour obtenir ses fins. Combien d'insectes n'avalons-nous pas sans nous en apercevoir, combien voyons-nous de personnes qui, ayant l'odorat trop subtil, en sont incommodées et combien verrions-nous d'objets dégoûtants, si notre vue était assez perçante ? C'est aussi par cette adresse que la nature nous a donné des aiguillons du désir, comme des rudiments ou éléments de la douleur ou pour ainsi dire des demi-douleurs, ou (si vous voulez parler abusivement pour vous exprimer plus fortement) des petites douleurs imperceptibles, afin que nous jouissions de l'avantage du mal sans en recevoir l'incommodité : car autrement, si cette perception était trop distincte, on serait toujours misérable en attendant le bien, au lieu que cette continuelle victoire sur ces demi-douleurs, qu'on sent en suivant son désir et satisfaisant en quelque sorte à cet appétit ou à cette démangeaison nous donne quantité de demi-plaisirs, dont la continuation et l'amas (comme dans l'impulsion d'un corps pesant qui descend et qui acquiert de l'impétuosité) deviennent enfin un plaisir entier et véritable. Et dans le fond, sans ces demi-douleurs il n'y aurait pas moyen de s'apercevoir que quelque chose nous aide et nous soulage, en ôtant quelques obstacles qui nous empêchent de nous mettre à notre aise. » (2-20-6, éd. GF Flammarion, p. 139-140)

Dans cette page, où il déploie une finesse d'analyse confondante, Leibniz a réussi à formuler, sur le dos de Locke, certaines idées forces de sa pensée philosophique. Pour résumer à grands traits son argumentation, entre inquiétude et incommodité, il n'y a à première vue qu'une différence de plus et de moins, et pourtant tout les sépare : une chose est d'être taraudé par la faim sans avoir la possibilité de satisfaire ce besoin, ce qui est fort dérangeant ; une autre est d'éprouver lorsqu'approche l'heure de se mettre à table ce très léger sentiment de malaise qu'on nomme appétit, et qui va bientôt être dissipé grâce à une consommation de nourriture rendue plus agréable encore du fait d'avoir été précédée et préparée par un fugace et discret mouvement de vacillation et d'incertitude, aussitôt dissipé, et qui n'aura été que « l'aiguillon du désir ». Or l'incommodité provoquée par une faim inassouvie, qui est un incident regrettable lié à des causes externes, est inapte à rendre compte de la vie de l'esprit, qui ne s'y résume certainement pas ; alors que l'imperceptible inquiétude qui, sans être aperçue et remarquée comme telle, dirige les comportements les plus élémentaires vers leur but, et que Leibniz compare à « l'impulsion d'un corps pesant qui descend et qui acquiert de l'impétuosité », correspond à un phénomène des plus courants, que le sage auteur de notre être a certainement voulu pour notre bien : il exprime l'élan continu de la vie qui, loin de buter sur ces infimes aspérités, y trouve une intime stimulation, dans une perspective non pas négative mais positive ; car, pour revenir à l'exemple précédent, il n'y a rien du plus déprimant que d'avoir à se mettre à table alors qu'on n'a pas faim. Dans le meilleur des

mondes possibles, non seulement il y a place pour cette inquiétude, mais on peut même considérer qu'elle constitue le moteur des comportements les plus usuels, dont elle provoque et assiste le déroulement normal : sans elle, tout risquerait de s'arrêter, et ce serait la mort. Bien évidemment, c'est de tout autre chose que parlait Locke : l'irruption de l'inquiétude dans la vie de l'esprit signifiait pour lui que celui-ci ne sait jamais où il va, ne se dirige pas vers des fins pour lesquelles il aurait été à l'avance programmé, bref n'est pas un « automate spirituel », pour reprendre une autre formule que Leibniz a, cette fois, reprise à Spinoza en l'acclimatant à sa propre manière de voir, comme il l'a fait de la thématique de l'inquiétude récupérée sur Locke, sous condition d'être détournée de sa signification première.

Le traitement que Leibniz fait subir au concept d'*uneasiness* est emblématique de la démarche poursuivie dans l'ensemble des *Nouveaux Essais*, où se déroule ce qu'on peut appeler indifféremment un vrai faux débat ou un faux vrai débat. Dans celui-ci, tout est « intrigué », de manière benoîte et détournée, et l'on comprend que le pauvre Philalèthe se laisse aussi aisément prendre au piège qui lui est tendu, à la grâce de Dieu et pour sa plus grande gloire. Mais en même temps, si on démonte l'argument de l'intrigue, comme l'étude minutieuse conduite par Marc Parmentier en donne les moyens, on s'aperçoit que celle-ci recouvre une discussion théorique de fond qui, même si elle se déroule de façon cryptée, renvoie à des enjeux forts, assignables à condition qu'on se donne la peine de les saisir. Au fond, tout est, ici encore, affaire de petites perceptions : Philalèthe avale sans broncher, les gouttelettes d'eau bénite, les imperceptibles mais non moins assassines variations de sens dont l'asperge Théophile, comme n'importe quel organisme, sans en être incommodé, absorbe continuellement de toutes petites mouches. De la même façon, le bruit du moulin cesse d'être audible lorsqu'on n'y prête plus attention : et pourtant le moulin tourne, et son mouvement continue à faire du bruit, même lorsque celui-ci n'est pas aperçu, ce qui n'empêche qu'il reste perçu, sans être remarqué. Ce que propose l'étude que Marc Parmentier consacre aux *Nouveaux Essais* de Leibniz, c'est un exercice d'aperception, qui refait passer au premier plan le bruit du moulin, c'est-à-dire le vacarme de la dispute théorique entre l'empirisme de Locke et le rationalisme de Leibniz.